

UNE PREFACE INÉDITE. DU PÈRE DIDON.

Sous ce titre : l'Education présente, le Père Didon va publier un recueil de ses discours sur l'enseignement et l'éducation. Pour ce volume le Père Didon a écrit une belle préface dont nous sommes heureux de donner le premier aux lecteurs de l'Abelle...

Les discours qui composent ce volume s'adressent à la jeunesse. Ils ont été prononcés pour elle, et je les lui dédie en témoignage de l'affection ardente qu'elle m'inspire.

Les discours n'ont pas la prétention d'être un traité dogmatique complet; ils sont tout au plus de simples essais de solution des problèmes si complexes que l'éducation implique.

En lisant ces pages, elle trouvera peut-être que, sur presque tous ces détails, elle a raison; et que l'avenir modifiera sans doute de fond en comble cette organisation extérieure si attristante de la vie scolaire.

En attendant, ceux qui vivent en contact avec la jeunesse doivent la vouloir robuste et saine, capable de comprendre et d'affronter la tâche de demain qui s'élève devant elle.

et complaisantes? Je le crains. Des cerveaux équilibrés, voyant juste et net? Non.

Des citoyens d'un patriotisme vaillant que l'âme du pays trouve toujours prêts dès qu'elle jetera un cri? Non.

Des hommes d'action enfin, qui sachent vouloir eux-mêmes, se résoudre eux-mêmes, prendre toute initiative eux-mêmes, ne compter que sur eux-mêmes, après Dieu, en toute lutte, au plus endurant, au plus persévérant, c'est-à-dire au plus digne? Non.

Cette longue période de dix ans, enserrée dans une discipline stricte, avec ses journées monotones, ses heures de travail et de jeu toujours pareilles, régulières comme des heures d'horloge, entrecoupées de récompenses et de châtements, cet éloignement prolongé de la famille...

En lisant ces pages, elle trouvera peut-être que, sur presque tous ces détails, elle a raison; et que l'avenir modifiera sans doute de fond en comble cette organisation extérieure si attristante de la vie scolaire.

Oui, mes amis, ayez espoir, ayez patience. C'est vous mêmes qui, devenus des hommes, vous souvenant de vos tristesses d'écolier, et initiés aux vraies lois de l'éducation humaine, élargirez les cours étroits où l'on vous parqua et où l'on étouffa, conquerez les champs vastes où votre activité exubérante s'ébattra, et réaliserez le régime de formation libre sous une discipline intelligente et virile.

En attendant, ceux qui vivent en contact avec la jeunesse doivent la vouloir robuste et saine, capable de comprendre et d'affronter la tâche de demain qui s'élève devant elle.

En attendant, ceux qui vivent en contact avec la jeunesse doivent la vouloir robuste et saine, capable de comprendre et d'affronter la tâche de demain qui s'élève devant elle.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

Oui, voilà l'esprit du temps et l'idéal qui doit inspirer toute la méthode éducative présente. C'est pour répondre à ces nécessités et à cet idéal que, sous l'impulsion d'esprits libres et résolus, l'éducation présente subit quelques transformations qu'il convient d'encourager et d'étendre, car elles sont pleines de promesses.

Les sports athlétiques commencent à faire pénétrer dans la jeunesse scolaire le culte intelligent de la force physique, de la lutte vigoureuse, de l'endurance et de la résistance au mal. On a beaucoup médité d'eux: preuve qu'ils triompheront.

Un régime moins compressif et moins passif, laissant place au mouvement spontané du caractère et des esprits, multipliant les occasions d'initiative et mettant en jeu la responsabilité de chacun; un régime viril qui ne demande pas seulement l'obéissance passive sous une discipline extérieure, mais le libre exercice de l'activité et la libre confiance en des chefs dont l'art suprême est de se faire aimer; un régime adapté à l'apprentissage de la vie et à l'usage de la liberté, en un temps où, de fait, la liberté, avec ses luttes et ses agitations, s'impose à tous—un tel régime semble vouloir rompre avec les anciennes méthodes de l'éducation générale.

L'habitude des voyages scolaires se fonde parmi notre jeunesse; elle lui inspire peu à peu le dégoût des mœurs casanières qui, par crainte du danger ou par amour du bien-être, enchaînent nos jeunes hommes entre les vieilles limites de la patrie.

Il appartient à tous les esprits que la foi en cet avenir embrase, de réformer et de renouveler notre méthode d'éducation française.

Qu'en ne les arrête. Qu'ils ne se lassent pas de combattre la routine et de construire, à côté des vieux édifices croulants, les murs élargis où viendront s'abriter et grandir les générations nouvelles.

Elles sont le réservoir sans fond des forces terribles du sentiment. Pourquoi ne les applique-t-elles pas à surexciter la vitalité de leurs fils? Pourquoi les concentrent-elles sur eux, croyant ainsi, dans leur naïveté maternelle, mieux garder, mieux préserver ces enfants de leur tendresse? De telles forces—divines et exubérantes—sont ainsi neutralisées, annulées. Mais si les écluses qui les retiennent étaient un jour levées par les mères françaises, la patrie verrait bientôt les grandes rivières, les grandes initiatives, les grandes ardeurs.

Un des principaux obstacles à la forte éducation de la jeunesse virile de ce pays—j'ose le dire—ce sont les mères.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

de leur filles qu'elles éloignent volontiers, qu'elles les gardent, et, puisque à tout prix elles veulent couvrir, qu'elles les couvrent; mais, pour Dieu, qu'elles ne traitent pas leurs fils comme des vestales.

Si les fils, maintenant, doivent garder le feu sacré du foyer, qu'ils aient en porter la flamme dans les terres refroidies et désolées, qu'ils attendent la vie? Je serais heureux que ces pages où palpite un souffle de rénovation de notre jeunesse française ne fussent pas vaines. Puissent elles apporter une force à quelques-uns des nobles ouvriers qui travaillent à la former, un concours libre et loyal aux maîtres officiels qui l'éveillent, une aide aux pères et aux mères qui la voudraient digne de ce grand pays et de leur foi chrétienne, et une impulsion aux plus vivants qui, parmi la jeunesse, s'agitent et travaillent.

Il dépend d'eux de réaliser nos meilleures espérances. Paris, janvier 1898. P. DIDON.

LA CROIX DU PONT. COMBAT DE LOIGNY.

L'épisode suivant est extrait d'un livre de M. François de Nois, Les Bœufs, qui va paraître prochainement, œuvre inspirée par le plus noble et le plus pur patriotisme, comme nos lecteurs pourront en juger.

Sous l'abri du toit de chaume incliné presque à toucher terre, les membres grelottants groupés dans les pils du manteau, le corps en défense contre le froid d'une nuit de décembre, M. de Pozay, malgré la faim de ses entrailles, dormit des heures, emporté dans la fièvre d'un sommeil court, inerte, mort; puis, peu à peu, sous les cuisures de la bise, haleté, fouetté de rêves hagards.

Le long des feux, autour du commandant, les volontaires de l'Ouest dans leurs vieux uniformes de Mentana et de Castellardo, les zouaves en vestes grises étaient couchés. Le terrain jonché de corps semblait celui d'un lendemain de bataille; sur eux, le ciel était immense, profond; il en tombait un grand gel pur et des sentillements d'étoiles.

Le dormeur sentit son assoupissement vivre: les actions de sa pensée ouatée de sommeil se mirent, vaguement, aveuglées, passèrent en visions fuyantes, comme les nues d'un ciel d'orage. Souvenirs épars, réunis en masse bizarre et tronquée, images changées par de successives déformations, suite hachée d'événements inconnus, oubliés peut-être. Il perçut son rêve devier, allant vers des repères habituels, et le tenta de lui résister, de le diriger autrement. Car inconsciemment il redoutait l'endroit vers lequel l'entraînait l'esprit de ce songe.

Mais il le vit venir au-devant de lui, irrésistiblement, comme ces passages qui se ruent vers les voyageurs emportés par la vitesse d'un train. Et il reconnut les chemins du sommeil: la plaine traversée, la rue du village suivie avant d'arriver à l'endroitness. Combien de fois—et depuis des années—ne les avait-il pas trouvés cette route au bord de l'eau, ce pont planté d'une croix de pierre à l'entrée, cet arbre nu tordant ses branches tristes, et la mesure noire, de droite, tapie contre la calée des arches, la mesure où le second degré de son cauchemar le transportait ensuite, couché dans l'ombre et dans l'angoisse!... Ils se posaient un à un dans le

décor du rêve, esquissé en tonalités grises, imprécis d'abord, lentement précis, terribles. M. de Pozay ressentit un choc fracassant sur ses genoux, bondit en sursaut: son sabre appuyé contre le mur de la cabane avait glissé, lui barrait les jambes; le commandant le prit et le rattacha, debout, inspectant ses hommes. Il faisait petit jour, un matin sec et blanc d'hiver, et le camp s'éveillait: on voyait les zouaves se lever en s'étirant, se coiffer la boue et la paille de leurs vêtements, interroger l'horizon en causant entre eux. Des cavaliers trottaient sur les routes, portant des ordres, et la voix d'un clairon dans un bouquet de bouteaux sonna trois notes.

Un sergent s'approcha, tendit à l'officier un papier hâtivement crayonné. —De la part du commandant des mobiles du Loiret. Communiqué par le colonel du 6e. M. de Pozay lut: Grande victoire du général Ducrot qui, sous les murs de Paris, a forcé les lignes ennemies. Il aspira l'air comme un vin de joie, fit quelques pas heureux, arpentant le labouré.

Deja, au loin, sur les routes, on voyait passer en sautant les canons et les caissons, entraînés par le galop de leurs petits chevaux et sur le front de la division des tirailleurs se déployaient, isolés, vite disparus dans les terrains et derrière les arbres. Le soleil tint d'un coup monté, rond et terne, au-dessus d'une frange de peupliers, bien clair dans le ciel libre, et tous les soldats s'avancèrent à travers les champs durs et brillants de givre. La bataille de Loigny commençait.

Vers midi, ils sentirent que devant eux les Allemands pliaient: la fusillade se faisait rare, éteinte peu à peu derrière les murs crénelés d'un parc, s'en allant à travers les arbres en détonations reculant.

Et les zouaves couraient: enfilant la grande route, ils criaient: —A Paris! à Paris! La terre sonna sous leur course ferrée.

Ces troupes croyaient que les troupes de Paris avec Ducrot avaient franchi les lignes d'investissement et que les deux armées marchaient au-devant l'une de l'autre. Un moment un souffle de victoire passa sur les faces: ils la sentaient courir devant eux, enfin revenue se joindre aux pils s'oyeux de la bannière blanche au Sacre-Cœur rouge, voler dans le ciel bleu.

M. de Pozay enleva son cheval au galop pour se porter à l'extrémité du village conquis. Malgré l'espoir, en dépit de l'heure grave, il se laissait distraire, happé par d'informelles souvenirs. Il jetait les yeux à droite et à gauche sur les maisons barricadées de volutes, aux toits crevés de mitrailleuses, et, dans sa course rapide, il lui semblait se reconnaître, traverser un pays longtemps habité, un pays subitement rené à sa mémoire.

Pourtant, je suis bien parfaitement sûr de n'être jamais venu par ici, murmurerait-il entre ses moustaches mornes. La grande rue du village tournait brusque, coupée par des étendues de champs au bout desquelles se dressait le cressant; de l'autre côté, une ligne de collines basses ondulait dans la clarté rosée.

En quelques minutes, ils eurent franchi la zone découverte, dangereuse, se trouvant sur le bord de l'eau. M. de Pozay pâle, la main crispée, se précipita vers le pont.

qui passaient et j'étais entre les mains des médecins du 17e corps, ils penchaient sur moi leurs formes sombres. Je compris: savais bien l'allemand!—qu'il avait les os des deux jambes brisés.

Il s'mont, je dois le dire, assés bien soigné, m'ont remis à peu près — à peu près, comme vous voyez — sur mes pieds: des signatures de l'armistice, ils m'permirent de rentrer chez moi, c'est là qu'après bien des soins de souffrances et d'infirmières, mon Dieu m'a fait la grâce de m'appeler à son service et m'permis d'entrer dans les ordres. J'ai le bonheur de pouvoir célébrer son nom dans le village où me ou je fus blessé, et j'ai pu acquiescer la mesure de cauchemar. Il y a deux ans, je l'ai fait jeter bas pour édifier à la place une petite chapelle. Mais, mon enfant, ce qui demeura toujours pour ma raison un incommode mystère, c'est ceci: en piochant les murs de cette boutique, les ouvriers mirent à jour un caveau pratiqué dans les fondations, dans lequel se trouvaient des ossements, chateaux, dépouille humaine, combien réduite d'être humaine. Or, savez-vous quel nom me fit lire sur la plaque de plomb de la chéce qui s'était mise aux restes confus? Celui d'Antoine de Pozay, avec cette date: 1570.

J'ai fait des recherches dans mes papiers de famille: le nom de Pozay que nous portons est celui d'une seigneurie sous le Basse-Bourgogne et il n'existe ni n'a existé jamais aucune autre famille s'appelant de la sorte, dehors de la nôtre. C'était donc bien un de mes ascendants dont je venais de retrouver les restes. Antoine de Pozay devait être le père de mon grand-père, Louis Charles, pagon de douc de Maye, ce, depuis maître d'hôtel de l'avein Catherine de Médicis, il avait embrassé la parti de la gué et mourut entre les bras de son fils en combattant contre les troupes royales à la tête d'un parti d'Espagnols qu'il commandait.

Etait-ce donc parce qu'un de mes pères souffrit entre ces murs et reposa sous ces pierres qu'un jour me avait désigné d'avance l'endroit où ma vie active devait finir et où je devais mourir à jamais?

Un rêve, mon fils?—Ou peut-être l'émotion secouée dans les fibres, et transmise à travers le chair des générations, de la commotion reçue dans une heure d'angoisse suprême.

Cette histoire me fut contée par un vieux prêtre, curé d'un petit village de l'Orléanais, qui marchait douloureusement en botaient des deux jambes. On l'appelait l'abbé de Pozay. Il me dit pas tout l'héroïsme de cette journée suprême où les gentils-hommes moururent comme si l'âme de la France à l'agonie voulait d'un seul coup s'exhaler avec eux; je savais cependant qu'il avait donné sa part d'héroïsme.

J'ai voulu lui laisser la parole pour le dénouement, inexplicable et inquietant, de ce récit. —Mon cher enfant, me dit-il, quand je revins à moi, je me trouvais, comme je m'y attendais bien, dans la mesure, contre l'arche du pont secouée par le passage d'artilleries sonores. C'étaient les canons prussiens

qui passaient et j'étais entre les mains des médecins du 17e corps, ils penchaient sur moi leurs formes sombres. Je compris: savais bien l'allemand!—qu'il avait les os des deux jambes brisés.

Il s'mont, je dois le dire, assés bien soigné, m'ont remis à peu près — à peu près, comme vous voyez — sur mes pieds: des signatures de l'armistice, ils m'permirent de rentrer chez moi, c'est là qu'après bien des soins de souffrances et d'infirmières, mon Dieu m'a fait la grâce de m'appeler à son service et m'permis d'entrer dans les ordres. J'ai le bonheur de pouvoir célébrer son nom dans le village où me ou je fus blessé, et j'ai pu acquiescer la mesure de cauchemar. Il y a deux ans, je l'ai fait jeter bas pour édifier à la place une petite chapelle. Mais, mon enfant, ce qui demeura toujours pour ma raison un incommode mystère, c'est ceci: en piochant les murs de cette boutique, les ouvriers mirent à jour un caveau pratiqué dans les fondations, dans lequel se trouvaient des ossements, chateaux, dépouille humaine, combien réduite d'être humaine. Or, savez-vous quel nom me fit lire sur la plaque de plomb de la chéce qui s'était mise aux restes confus? Celui d'Antoine de Pozay, avec cette date: 1570.

J'ai fait des recherches dans mes papiers de famille: le nom de Pozay que nous portons est celui d'une seigneurie sous le Basse-Bourgogne et il n'existe ni n'a existé jamais aucune autre famille s'appelant de la sorte, dehors de la nôtre. C'était donc bien un de mes ascendants dont je venais de retrouver les restes. Antoine de Pozay devait être le père de mon grand-père, Louis Charles, pagon de douc de Maye, ce, depuis maître d'hôtel de l'avein Catherine de Médicis, il avait embrassé la parti de la gué et mourut entre les bras de son fils en combattant contre les troupes royales à la tête d'un parti d'Espagnols qu'il commandait.

Etait-ce donc parce qu'un de mes pères souffrit entre ces murs et reposa sous ces pierres qu'un jour me avait désigné d'avance l'endroit où ma vie active devait finir et où je devais mourir à jamais?

Un rêve, mon fils?—Ou peut-être l'émotion secouée dans les fibres, et transmise à travers le chair des générations, de la commotion reçue dans une heure d'angoisse suprême.

Cette histoire me fut contée par un vieux prêtre, curé d'un petit village de l'Orléanais, qui marchait douloureusement en botaient des deux jambes. On l'appelait l'abbé de Pozay. Il me dit pas tout l'héroïsme de cette journée suprême où les gentils-hommes moururent comme si l'âme de la France à l'agonie voulait d'un seul coup s'exhaler avec eux; je savais cependant qu'il avait donné sa part d'héroïsme.

J'ai voulu lui laisser la parole pour le dénouement, inexplicable et inquietant, de ce récit. —Mon cher enfant, me dit-il, quand je revins à moi, je me trouvais, comme je m'y attendais bien, dans la mesure, contre l'arche du pont secouée par le passage d'artilleries sonores. C'étaient les canons prussiens

qui passaient et j'étais entre les mains des médecins du 17e corps, ils penchaient sur moi leurs formes sombres. Je compris: savais bien l'allemand!—qu'il avait les os des deux jambes brisés.

Il s'mont, je dois le dire, assés bien soigné, m'ont remis à peu près — à peu près, comme vous voyez — sur mes pieds: des signatures de l'armistice, ils m'permirent de rentrer chez moi, c'est là qu'après bien des soins de souffrances et d'infirmières, mon Dieu m'a fait la grâce de m'appeler à son service et m'permis d'entrer dans les ordres. J'ai le bonheur de pouvoir célébrer son nom dans le village où me ou je fus blessé, et j'ai pu acquiescer la mesure de cauchemar. Il y a deux ans, je l'ai fait jeter bas pour édifier à la place une petite chapelle. Mais, mon enfant, ce qui demeura toujours pour ma raison un incommode mystère, c'est ceci: en piochant les murs de cette boutique, les ouvriers mirent à jour un caveau pratiqué dans les fondations, dans lequel se trouvaient des ossements, chateaux, dépouille humaine, combien réduite d'être humaine. Or, savez-vous quel nom me fit lire sur la plaque de plomb de la chéce qui s'était mise aux restes confus? Celui d'Antoine de Pozay, avec cette date: 1570.

course de la ligne de l'horizon. Comment m'y rendre? Si les synagos avaient voulu! Mais les synagos ne voulaient pas: on ne se dérange pas pour si peu: il y a des habitudes, des projets, des rendez-vous pris avec le poisson, et puis, que voulez-vous, on est fier; les bateaux sont faits pour pêcher, et non pour promener les décuverés.

Renoués de ce côté, j'accostai un matin le père Grundo. Le père Grundo était un ancien douanier, qui avait habité plusieurs années à Port Navalo et, depuis sa mise à la retraite, employait ses loisirs à pêcher à la ligne, à l'embouchure du Brach. De cette circonstance, j'avais conclu qu'il connaissait la baie. La conclusion était erronée, comme on le verra.

Le jour blanchit: les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et en trois heures, gaie, ment, avec du vent et du soleil plein les voiles, nous atteignimes les falaises de l'île.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

Le jour blanchit: les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et en trois heures, gaie, ment, avec du vent et du soleil plein les voiles, nous atteignimes les falaises de l'île.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

Le jour blanchit: les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et en trois heures, gaie, ment, avec du vent et du soleil plein les voiles, nous atteignimes les falaises de l'île.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

Le jour blanchit: les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et en trois heures, gaie, ment, avec du vent et du soleil plein les voiles, nous atteignimes les falaises de l'île.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

Le jour blanchit: les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et en trois heures, gaie, ment, avec du vent et du soleil plein les voiles, nous atteignimes les falaises de l'île.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.

Le jour blanchit: les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et en trois heures, gaie, ment, avec du vent et du soleil plein les voiles, nous atteignimes les falaises de l'île.

Après avoir donné rendez-vous aux deux hommes, qui devaient me rejoindre à la pointe, j'étais sur un rocher, puis sur un autre, et, par un sentier en lacet, je montai jusqu'au tertre d'embranchement de la falaise.